

Un guide et une consolation

PHILIPPE PAQUET

J'AI découvert Simon Leys quand j'étudiais à Pékin. *Ombres chinoises* avait été publié quelques années plus tôt, mais son terrible constat n'avait rien perdu de son actualité. Qu'il s'agisse des singuliers rapports entretenus par le régime communiste avec ses « amis » étrangers, ou du désert culturel qui désolait les amoureux de la civilisation chinoise, les réalités de l'après-Mao collaient toujours aux descriptions que Leys en avait données au désespoir des idolâtres du Grand Timonier qui, s'ils étaient aveugles et sourds, ne furent, comme l'on sait, malheureusement pas muets.

Dans la Chine de l'époque (au tout début de l'ère « des réformes et de l'ouverture » orchestrée par Deng Xiaoping), la lecture des pamphlets de Simon Leys était donc une consolation – leur décapante ironie faisait rire quand on aurait plutôt dû pleurer (en prenant, par exemple, la pleine mesure des ravages de la Révolution culturelle). Ses essais constituaient aussi un guide des plus sûrs. Celui consacré à « L'attitude des Chinois à l'égard du passé » (repris finalement dans *L'Humeur, l'Honneur, l'Horreur*, Laffont, 1991) replaçait précisément les destructions du

régime maoïste dans une analyse éclairante de l'Histoire chinoise. De tous ses textes sur la Chine, c'est au demeurant celui que Leys aurait choisi s'il avait dû n'en garder qu'un seul, nous confia-t-il un jour.

De mentor, Simon Leys était en effet devenu un ami. Entré dans son intimité, on était frappé par sa simplicité et sa modestie, comme l'on avait été impressionné jusque-là par son érudition et la force de ses passions. On peinait à reconnaître, dans cet homme humble et paisible, le redoutable pourfendeur de l'imposture maoïste. Rien ne semblait pouvoir désormais troubler une vie achevée dans la douce compagnie de son épouse, Hanfang. L'Administration belge réussit pourtant à la tourmenter d'une façon ignoble en déniait soudainement à deux des fils de Simon Leys, par on ne sait quelle lubie, la nationalité belge qu'ils avaient toujours possédée. La Justice finit par leur donner raison, mais les dernières années de Leys en furent horriblement gâchées. Est-ce la façon dont un petit pays célèbre ses grands hommes ?

PHILIPPE PAQUET

LES DEUX TOTALITARISMES

C'est sans doute grâce à un totalitarisme antinazi que l'on pourra triompher du nazisme ; mais demain c'est contre ce nouveau conformisme qu'il importera de lutter.

André GIDE, *Journal*, 15 janvier 1945.

Un modèle assez rare

PHILIPPE RAYNAUD

POUR comprendre ce que nous devons à Simon Leys, il faut se souvenir de l'incroyable confusion qui régnait dans les esprits dans la période qui a suivi la « Révolution culturelle ». Le phénomène le plus visible était le ralliement d'une partie importante des « avant-gardes » culturelles, des disciples d'Althusser aux amis de Philippe Sollers (1), à une position de soutien militant qui débouchait sur une extravagante idolâtrie de la « pensée maotsetoung », considérée comme une « troisième étape » du marxisme, qui aurait rendu possible la première authentique « critique de gauche » du stalinisme. Le fait était d'autant plus frappant que, à l'époque de la « grande controverse sino-soviétique (2) », les thèses chinoises n'avaient eu que peu d'échos dans le mouvement communiste officiel (la dissidence du Parti communiste marxiste-léniniste de France – PCMLF – était restée groupusculaire) et les courants d'extrême gauche qui cherchaient une alternative « révolutionnaire » à la politique dite de « coexistence pacifique » se reconnaissaient plutôt dans l'expérience castriste et surtout guévariste de Cuba. En fait, le maoïsme intellectuel est né à l'École normale supérieure et dans les grandes khâgnes parisiennes, où il était curieusement lié à une reconstitution du champ intellectuel dans lequel la linguistique structurale, l'ethnologie de Lévi-Strauss, la psychanalyse lacanienne et le marxisme « scientifique » d'Althusser convergeaient pour substituer à l'héritage sartrien un nouveau paradigme « antihumaniste ». Beaucoup d'intellectuels

issus de ce courant volontiers élitiste et ésotérique allaient jouer un rôle majeur dans le courant de la « gauche prolétarienne », qui faisait de la Révolution culturelle le modèle d'une « révolte antiautoritaire » aux accents soi-disant libertaires et populaires. Mais la sinophilie et la maolâtrie débordaient largement le milieu étroit des militants maoïstes : un intellectuel indépendant comme Roland Barthes ou une psychanalyste comme Maud Mannoni trouvaient dans la Révolution culturelle des échos à leurs préoccupations, *Le Monde* avait à Pékin un correspondant pro-maoïste (qui n'a d'ailleurs pas manqué de suggérer que l'auteur des *Habits neufs du Président Mao* travaillait pour la CIA), la Chine populaire avait ses admirateurs « à droite » – singulièrement chez les hauts fonctionnaires et les diplomates gaullistes (3) – et la sinologie académique est restée longtemps très timide dans ses analyses de la Chine contemporaine. Dans ce contexte, la trilogie de Simon Leys tranchait résolument sur presque tout ce qui s'écrivait sur la Chine par un souci de vérité et d'exactitude qui exprimait son indignation contre des commentaires et des analyses dans lesquels la réalité de la révolution chinoise comptait infiniment moins que les rêves ou les désirs de leurs auteurs. Même si certaines de ses thèses restent discutées, *Les Habits neufs* représente un modèle d'analyse « à chaud », qui fait apparaître les enjeux de pouvoir des luttes en cours en décryptant froidement les controverses absconses qui faisaient le délice des théoriciens marxistes, mais qui, contrairement à ce qu'on dit, ne réduit pas les conflits politiques à un théâtre d'ombres : Simon Leys ne croit

(1) La revue de Philippe Sollers, *Tel Quel* – qui était auparavant proche du Parti communiste – s'est engagée dans le maoïsme en 1971, après la publication du livre de Maria Antonietta Macchiocchi, *Sur la Chine*, Seuil, 1971. Sollers a eu depuis le bon goût de rendre hommage à Simon Leys, qui avait eu raison contre lui.

(2) Jean Baby, *La Grande Controverse sino-soviétique (1956-1966)*, Grasset, 1966.

(3) Voir par exemple les réflexions de Simon Leys sur les mémoires de l'ambassadeur Étienne Manac'h (« En Chine, les yeux fermés » in *La Forêt en feu* [1983], repris in *Essais sur la Chine*, Robert Laffont, « Bouquins », 2^e éd. 2002, p. 689-693).

pas, par exemple, que les « Cent Fleurs » aient été une pure opération machiavélique et, s'il montre comment la victoire de Mao passait par l'élimination d'une bonne partie des activistes de la Révolution culturelle, il ne sous-estime nullement le coût de celle-ci pour le régime et pour le Parti. Quant à *Ombres chinoises* (le chef-d'œuvre de la trilogie) et *Images brisées*, on y trouve à la fois des analyses impeccables des péripéties du maoïsme et une compréhension profonde des ressorts de la politique totalitaire et de l'adhésion que celle-ci rencontrait dans les milieux les plus divers, des marxistes aux chrétiens et des savants aux diplomates.

Ce qui faisait alors la force de Simon Leys, c'était sa capacité à combiner trois qualités rarement réunies. Il était manifestement nourri aux meilleures sources de la pensée antitotalitaire et il faisait des rapprochements suggestifs entre la politique de la Chine communiste et l'histoire soviétique, qui lui permettaient notamment de comprendre la logique des affrontements entre les différentes factions communistes et, surtout, de mettre en lumière le lien profond entre la domination totalitaire et la guerre menée par Mao contre la culture bourgeoise et contre l'idée même qu'il pourrait exister une vérité au-delà de la lutte de classes. De ce point de vue, Simon Leys appartient (comme René Viénet) à la famille des héritiers d'Orwell, dont beaucoup ont fréquenté les milieux de cette partie de l'extrême gauche antistalinienne qui avait su sortir des ambiguïtés du trotskisme en percevant clairement la nature totalitaire de la politique communiste. Son travail ne se réduisait pas pour autant à une application intelligente des acquis de la pensée antitotalitaire à la réalité chinoise, car Simon Leys montrait comment Mao prenait place dans la longue durée de l'histoire chinoise, et comment il avait repris tout ce qu'il pouvait y avoir de despotique dans l'héritage confucéen tout en éprouvant une dilection particulière pour la figure du grand massacreur de lettrés Qin Shihuang (Mao partageait cette admiration avec le mouvement fasciste des Chemises bleues). Inversement, Simon Leys n'est jamais tombé dans le travers de ceux qui déduisent des caractères de la culture chinoise l'idée que la Chine serait de toute éternité vouée au despotisme ou que toute tradition démocratique ou libé-

rale lui serait étrangère ; il n'a pas cessé au contraire de mettre en valeur l'importance depuis le XIX^e siècle d'un courant favorable au libéralisme et à la démocratie, que les Occidentaux ont d'ailleurs le plus souvent ignoré par attachement à une politique pseudo-réaliste qui les a régulièrement conduits à soutenir les régimes les plus répressifs.

Du point de vue politique, le texte où on saisit le mieux l'orientation de Simon Leys est sans doute son petit essai sur *George Orwell ou l'horreur de la politique* (4), qui a le rare mérite de penser ensemble deux aspects – antitotalitaire et socialiste libertaire – de l'œuvre d'Orwell que l'on a trop tendance à séparer et qui, sur ce point, s'écarte notablement des lectures néoconservatrices. Mais la politique n'est qu'un des aspects de l'œuvre de Simon Leys, et l'« horreur de la politique » qu'il partageait avec Orwell était en fait la contrepartie de vertus civiques et morales qui sont curieusement plus rares chez les intellectuels que chez les gens ordinaires. Comme l'a fort bien dit Jean-Claude Michéa, Simon Leys possédait au plus haut point les deux vertus élémentaires et donc fondamentales que requiert le combat pour la vérité : « la capacité psychologique d'accepter la vérité telle qu'elle est chaque fois que nous l'avons effectivement sous les yeux » et « le courage moral (et parfois physique) d'affronter publiquement – alors qu'il serait pourtant si simple de faire comme si de rien n'était et de continuer à vivre tranquillement – la haine envieuse de tous ceux qui, pour une raison ou une autre, ont un intérêt personnel à nier telle ou telle vérité (5) ». Dans son cas, ces deux vertus allaient de pair avec un tempérament intellectuel porté vers l'exactitude factuelle et l'érudition historique mais aussi vers un mode d'expression littéraire de la pensée qui fait très peu appel à la philosophie. Il se trouve malheureusement que, malgré quelques exceptions comme Hannah Arendt, les philosophes du XX^e siècle, y compris les « philosophes politiques », ont assez peu contribué à l'intelligence du fait totalitaire, dont les analyses les plus saisissantes ont été au contraire données par des auteurs qui, comme Arthur Koestler ou George Orwell, étaient

(4) 2^e éd., Plon, 2006.

(5) Jean-Claude Michéa, « Simon Leys, le fléau des idéologues », entretien avec Aude Lancelin, *Le Nouvel Observateur*, 28 août 2014.

restés délibérément étrangers aux grands courants de la philosophie contemporaine. Cela ne diminue en rien l'intérêt de celle-ci, mais cela devrait inviter les philosophes à se souvenir que, pour « comprendre le présent » (comme le voulait Hegel), ils ont d'abord besoin de jugement et que cela requiert des vertus morales et intellectuelles dont la culture philosophique n'est pas une condition suffisante ni même une condition nécessaire.

Pour qui relit aujourd'hui sans prévention l'œuvre de Simon Leys, une des qualités les plus frappantes de cet homme que ses ennemis ont dépeint comme un « polémiste » et comme un esprit partisan est au contraire une forme supérieure d'impartialité, qui vient de ce que, chez lui, la « justesse » du trait va toujours de pair avec la « justice » du jugement. On le voit très bien dans les portraits qu'il a donnés des principaux hommes politiques chinois du xx^e siècle (Sun Ya Tsen, Chiang Kai-shek, Zhou Enlai ou Mao Zedong lui-même), qui ne tombent jamais ni dans l'apologétique ni dans la malédiction ; on le voit aussi dans la manière différenciée avec laquelle il traite les auteurs dont il discute les analyses sur la Chine : il ne confond jamais des gens comme Han Suyin ou Edgard Snow – qui savent ce qu'ils disent même s'ils ne disent pas ce qu'ils savent – avec de misérables propagandistes comme Michelle Loi ou Maria Antonietta Macchiochi ; on le voit enfin, dans son œuvre de critique littéraire, où ses jugements et ses aperçus très personnels et souvent inattendus s'appuient toujours sur une culture très sûre.

Le style intellectuel de Simon Leys lui interdisait de donner de sa pensée un exposé synthétique, qui aurait explicité quelque chose

comme une philosophie fondée sur des principes. Il y a bien cependant une vraie unité dans son œuvre, au-delà des vertus intellectuelles et morales de l'auteur. Elle est le fruit d'un effort d'élucidation de la condition humaine qui se réfère souvent à des situations extrêmes mais qui s'adresse à tous sans prétendre dévoiler des choses inaccessibles à la raison commune et c'est pour cela qu'on rencontre des admirateurs de Simon Leys dans toutes les familles politiques, intellectuelles et spirituelles. Mais on trouve aussi chez lui beaucoup de traits qui viennent d'une culture et d'une foi catholiques qui, pour rester discrètes, n'en jouent pas moins un rôle majeur dans la manière dont il perçoit le monde. Simon Leys avait suffisamment de confiance dans la nature, d'amour de l'humanité concrète et, surtout, de tact et de bon goût pour pouvoir convaincre les hommes de bonne foi sans vitupérer l'incroyance ou la société libérale mais il était assez sensible au mystère du mal et, sans doute, à la précarité des vertus humaines pour ne pas s'en tenir à la seule vertu d'*humanitas* ⁽⁶⁾ ; personne n'est obligé de le suivre dans la voie qu'il a choisie, mais on peut sans difficulté admettre qu'il a su incarner un modèle assez rare, qui représente sans doute ce que les intellectuels catholiques devraient être – et qu'ils ne sont pas toujours.

PHILIPPE RAYNAUD

(6) Voir par exemple « Evelyn Waugh ou la terreur de Babel », in *L'Ange et le Cachalot*, Seuil, p. 117-134, « Protée : un petit abécédaire d'André Gide », in *Protée et autres essais*, Gallimard, « Blanche », 2002, p. 69-151 et surtout *Les Naufragés du Batavia*, Arléa, 2003.